Ainsi pensait frère Alfus, et ses inquiétudes étaient grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères et descendit dans la vallée.

La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube.

Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline. Les oiseaux qui venaient de s'éveiller voletaient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée; et quelques papillons, encore à demi endormis, voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne, qui s'étendait sous ses pieds; il se rappela combien elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours!... Mais, hélas! ces plaisirs eux-mêmes durent peu. Bientôt on a parcouru toutes les routes de la forêt, on a entendu tous les oiseaux, on a cueilli toutes les fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne, à ses harmonies; l'habitude, qui descend comme un voile entre vous et la création, vous rend aveugle et sourd.

Hélas! frère Alfus en était là...il regardait avec indifférence ce spectacle naguère si ravissant à ses yeux.

Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant?

Tout en se posant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée... Déjà le clocher du monastère avait disparu; Olmutz s'était effacé dans les brumes avec ses églises et ses fortifications; les montagnes elles-mêmes ne se montraient plus à l'horizon que comme des nuages. Tout à coup le moine s'arrêta, il était à l'entrée d'une grande forêt.

Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant, comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu. Mais